

Libretto

CLAUDE SCHOPP
avec la collaboration de Sylvie Aubenas

L'ORIGINE DU MONDE
VIE DU MODÈLE

Libretto

Merci à Marc Durand, au Minutier central des notaires parisiens, qui a fourni les actes notariés concernant Constance Quéniaux.

© Libella, Paris, 2018.

ISBN : 978-2-36914-587-5

À la recherche
d'une inconnue célèbre

Courbet, peintre et communard, au pilori

Je suis atteint de ce que l'on pourrait nommer le délicieux vertige de la note – on s'en apercevra bien par ce qui suit: tenter de traquer les moindres allusions que contient un texte afin de l'éclaircir me passionne jusqu'au ridicule. Aussi, lorsque mon ami Thierry Bodin, providence des chercheurs en littérature, m'a proposé d'éditer avec lui la correspondance échangée entre George Sand et Alexandre Dumas fils, ai-je entrepris comme une promesse de plaisir l'annotation des lettres. Il en avait fait réaliser une transcription.

Ces lettres me donnaient l'espérance de revivre, en bonne compagnie, un quart de siècle.

J'ai dépassé la débâcle de l'armée française, l'invasion du pays, la proclamation de la Commune de Paris, achevée par l'impitoyable massacre des communards.

Réfugiée à Nohant, loin du Paris à feu et à sang, George Sand partage, avec son vieil ami «troubadour» Gustave Flaubert et son «fils» Alexandre Dumas fils, l'effroi lourd de haine dans lequel les ont plongés les malheurs des guerres, la guerre civile relayant la guerre étrangère.

Ainsi je lis dans l'agenda de la bonne dame de Nohant, à la date du jeudi 1^{er} juin 1871 :

«Tout est bien fini à Paris, on démolit les barricades, on enterre les cadavres, on en fait, car on fusille beaucoup et on arrête en masse ; beaucoup d'innocents ou tout au moins de demi-coupables paieront pour de plus coupables qui échapperont. Alexandre¹ dit qu'il en fait délivrer beaucoup, sur les affirmations de sa science physiognomoniste enseignée par le docteur Favre². Sa lettre est bizarre et je ne vois pas comment il s'y prend pour faire écouter ses essais d'application par les cours martiales. Hugo est tout à fait toqué. Il publie des choses insensées et à Bruxelles on fait des manifestations contre lui³. Michelet a eu un transport au cerveau, d'autres sont morts de tout cela. Je crois que les fous sont par milliers, quelle crise ! Et à présent commencent les récriminations, les colères, la chasse aux ministères, les intrigues. Paris fume encore et on veut y régner. Bien du plaisir !»

Et, reprenant la plume le lundi 12 :

«On ne sait rien de ceux qui ont été pris ou fusillés. Je crois qu'on a tué plusieurs faux Delescluze⁴ et pris plusieurs faux Courbet. Les vrais sont-ils en fuite ? Lettre d'Alexandre

1. Alexandre, c'est Alexandre Dumas fils.

2. Joseph Henri Favre (Poitiers, 10 février 1827-Andilly, Vienne, 23 mai 1916). Docteur en médecine, il se passionnait pour la philosophie transcendante.

3. Victor Hugo, expulsé de Belgique le 30 mai 1871, vint chercher asile au Luxembourg, à Vianden, où il séjourna pendant deux mois avant de rentrer en France.

4. Louis Charles Delescluze (Dreux, 2 octobre 1809-Paris, 25 mai 1871). Journaliste français, membre de la commission des Relations extérieures, de la Commission exécutive (4 avril) et de celle de la Guerre, de la Commune, puis membre du Comité de Salut public (9 mai 1871) et délégué civil à la Guerre (11 mai). Il meurt le 25 mai sur une barricade du Château-d'Eau.

dans le journal de Rouen, très remarquable mais disant un peu trop, je m'en moque. On sent l'influence de Favre et non sa bonté, mais quel talent !»

La lettre d'Alexandre Dumas fils que George Sand estime «très remarquable», c'est une lettre ouverte, un pamphlet intitulé «Une lettre sur les choses du jour», imprimé par *Le Nouvelliste de Rouen*¹.

Ce pamphlet s'en prend avec violence à la pauvre République, «cette fausse couche perpétuelle de la France» :

«Il n'est pas de mauvais lieu, de marais fétide, de ruisseau de fange et de boue où elle ne se soit roulée et prostituée.» Selon lui, «en 1793, la République tue ses fils; en 48, elle tue ses frères; en 71, elle tue sa mère. [...] Mais en revanche, elle a des générations spontanées, des éclosions subites de phénomènes imprévus, inanalysables, éphémères gigantesques, ombres chinoises colossales qui viennent gesticuler, pousser un cri et mourir en une minute sur un fond rougi par le feu et le sang.

De quel accouplement fabuleux d'une limace et d'un paon, de quelles antithèses génésiaques, de quel suintement sébacé peut avoir été générée, par exemple, cette chose qu'on appelle monsieur Gustave Courbet? Sous quelle cloche, à l'aide de quel fumier, par suite de quelle mixture de vin, de bière, de mucus corrosif et d'œdème flatulent a pu pousser cette courge sonore et poilue, ce ventre esthétique, incarnation du Moi imbécile et impuissant? Ne dirait-on pas une farce de Dieu, si Dieu, que ce non-être a voulu détruire, était capable de farce et pouvait se mêler de cela?»

Comme pour mieux disqualifier Gustave Courbet, Dumas lui adjoint deux grotesques : Pascal Grousset, «ce mignon changé en cocotte», et ce «paillasse à queue rouge

1. Elle est datée du 6 juin 1871, tout comme l'édition en librairie, mais du 8 juin 1871 dans *Le Monde illustré* n° 740 du 17 juin 1871.

comme Pipe-en-Bois», c'est-à-dire Georges Cavalier, qui, *cabaleur*, possédait le pouvoir de saboter les représentations théâtrales.

George Sand a donc lu *Une lettre sur les choses du jour* le 12 juin; d'après le carnet d'enregistrement de ses lettres envoyées, trois jours plus tard, elle donne à celui qu'elle nomme «mon fils», son sentiment, sans aucun doute louangeur, sur le brûlot; réclame-t-elle en même temps une certaine indulgence en faveur de Gustave Courbet, qui sans doute n'était pas des pires du troupeau? La lettre de George Sand manquant, on ne peut en supposer la teneur que par la réponse de Dumas fils.

En effet, ce dernier éprouve alors le besoin d'argumenter sa sévérité:

«Puys 17 juin 1871

Vous êtes la meilleure des mamans. [...] Vous ne vous doutez pas du succès de la lettre au *Nouvelliste*. J'ai reçu déjà 176 lettres – les quatre cinquièmes de gens que je ne connais pas. – Ce pays peut donc quelquefois entendre la vérité même un peu rudement dite. Courbet est sans excuse, voilà pourquoi je suis tombé dessus. Quand on a son talent qui, sans être exceptionnel, est remarquable et intéressant, on n'a pas le droit d'être aussi orgueilleux, aussi insolent et aussi lâche – sans compter qu'on ne peint pas de son pinceau le plus délicat et le plus sonore *l'interview* de M^{lle} Queniault de l'Opéra, pour le Turc qui s'y hébergeait de tems en tems, le tout de grandeur naturelle et de grandeur naturelle aussi deux femmes se passant d'hommes. – Tout cela est ignoble. Je lui passerais plutôt le renversement de la colonne et la suppression de Dieu qui doit en rire comme une petite folle.

Par là-dessus, prévoyant et poltron, caché dans une armoire et dès qu'il est incarcéré, envoyant chercher le médecin parce qu'il a des hémorroïdes dit-il grosses comme

le pouce, que ça lui fait un bourrelet autour du t-du-c. Ces gens-là ne sont pas des artistes, ce sont les polypes de l'art. Ce sont des cas pathologiques, tératologiques mêmes bons pour le musée Dupuytren. C'est un goujat et un drôle. Pitié pour le voyou, pour l'ignorant, pour le pauvre diable aigri par la misère et les mauvais exemples, mais pour un saltimbanque de cette espèce aucune miséricorde. – Je vais retourner à Versailles je vous tiendrai au courant de Paul Meurice – c'est sa santé qui m'inquiète le plus. Il a dépassé ses forces comme il a dépassé le but.

Je vous embrasse bien tendrement. Amitiés autour de la table.

A. DUMAS»

Où, en relisant cette lettre,
on découvre la clef de l'énigme

« Celui qui trouve sans chercher est celui qui a longtemps cherché sans trouver » : cette réflexion de Gaston Bachelard s'applique précisément à ce que j'ai eu le bonheur d'expérimenter.

Je restais longtemps perplexe devant ce passage de la lettre qui vient d'être citée :

« On ne peint pas de son pinceau le plus délicat et le plus sonore *l'interview* de M^{lle} Queniault de l'Opéra, pour le Turc qui s'y hébergeait de tems en tems, le tout de grandeur naturelle et de grandeur naturelle aussi deux femmes se passant d'hommes. »

Certes, il n'y avait aucune difficulté à reconnaître dans les « deux femmes se passant d'hommes » le célèbre *Sommeil* de Courbet, aussi intitulé *Les Deux Amies* et *Paresse et Luxure*, tableau peint en 1866 et conservé aujourd'hui au Petit Palais.

En revanche, qu'en était-il de « *l'interview* de M^{lle} Queniault de l'Opéra, pour le Turc qui s'y hébergeait de tems en tems » ?

Le rapprochement avec *Le Sommeil* ne laissait pas de

doute sur l'identification du Turc : ce ne pouvait être, sans conteste possible, que Khalil-Bey, grand amateur de courtisanes et de peinture, qui avait commandé à Courbet la toile scandaleuse des deux femmes damnées.

Quoi qu'on fit, la phrase se refusait à prendre sens : comment une anachronique *interview* aurait-elle pu héberger un Turc, fût-il identifié ? J'ai supposé un instant d'inattention de la personne qui avait transcrit le texte. J'ai lu, relu, butant toujours sur le mot, jusqu'au moment où l'hypothèse «*intérieur*» s'imposa. Cependant il ne fallait pas s'emballer, et procéder à une vérification. Une rapide plongée, à la Bibliothèque nationale, dans le folio 295 du manuscrit 24812 où se trouvait la lettre de Dumas fils. J'en acquies la certitude absolue qu'il avait bien écrit «*l'intérieur*» de M^{lle} Queniault (le mot était bien souligné), et non «*l'interview*» de M^{lle} Queniault.

Mais alors...

Ne devait-on pas se rendre à l'évidence : cet «*intérieur* de M^{lle} Queniault» ne pouvait être que *L'Origine du monde*, tableau provocateur que le Turc Khalil-Bey avait également commandé à Gustave Courbet.

J'ai été un long moment avant d'être convaincu de la réalité de cette découverte : je craignais de céder à une illusion fallacieuse en proposant une identification qui, comme celles qui l'avaient précédée, tomberait bientôt d'elle-même.

Enfin, me rendant à l'indéniable, j'osais prononcer *in petto* mon «*euréka*» : sans l'avoir cherché, je pouvais nommer le modèle qui avait posé pour ce tableau de Courbet.

«Lettre de Dumas bien drôle sur Courbet», écrivait George Sand le mardi 20 juin dans son agenda. Cette lettre n'était pas pour moi seulement drôle : c'était comme une illumination.

Les collectionneurs

Avant d'aller plus avant, et de partir à la recherche de la mystérieuse inconnue qui avait nom «M^{lle} Queniault», il est légitime de s'interroger sur la manière dont Alexandre Dumas fils aurait pu détenir ce secret d'alcôve: «l'hébergement» occasionnel de Khalil-Bey dans «l'intérieur» de celle-ci et la représentation de cet «intérieur» par Gustave Courbet.

Khalil-Bey, pendant quelques années, a appartenu à ce qu'il est convenu d'appeler le Tout-Paris, tout comme Dumas fils, le premier dramaturge du temps. Ils étaient donc destinés à se rencontrer, d'autant qu'ils partageaient un intérêt commun pour ce qu'on appelait la «bicherie», terme désignant le monde des femmes entretenues.

Depuis le succès éclatant de *La Dame aux camélias* en 1852, Dumas fils était unanimement regardé comme le chantre de la courtisane. N'était-il pas généralement désigné par la périphrase «l'auteur de *La Dame aux camélias*»? Son héroïne Marguerite Gautier était devenue la sainte patronne des courtisanes.

Il n'est donc pas surprenant d'apprendre qu'Alexandre

Dumas fils et Khalil-Bey ont, à quelque quinze ans d'intervalle, partagé les faveurs de la même maîtresse, la belle Marie-Anne Detourbay, dite Jeanne de Tourbey, future comtesse de Loynes, en qui certains ont cru reconnaître le modèle de *L'Origine du monde*.

Arthur Meyer raconte, déceimment gazée, l'arrivée à Paris de cette aimable biche :

« La bonne fée qui lui avait donné le meilleur des talismans, le charme, mit sur son chemin [alors qu'elle était pensionnaire d'une maison close de renom] un écrivain dont la jeune célébrité venait s'ajouter à la gloire paternelle. Fils naturel d'un père prodigue de génie et d'argent, Alexandre Dumas fils avait pu faire lever, par l'intervention du duc de Morny, l'interdit qui pesait sur *La Dame aux camélias*. Le succès de la pièce avait dépassé le succès du roman, c'était un triomphe. Dumas fils s'était enlevé du premier coup d'aile et placé très haut. »

Le portrait de ce grand garçon ne saurait obvier au passage obligé des considérations racistes :

« C'était à cette époque un grand garçon dégingandé, aux épaules carrées, au masque puissant, aux cheveux à demi *crepelés*, où se sentait la tare originelle. On disait, en effet, qu'il y avait du nègre dans ce Parisien mais ce noir, en tout cas, avait plus d'esprit que deux blancs. Ses mots faisaient fortune.

Les forts sont naturellement attirés vers la fragilité. Dumas fut touché par les côtés de sensibilité qui lui rappelaient, chez sa nouvelle amie, cette Marie Duplessis, que son cœur reconnaissant venait d'immortaliser sous le nom de Marguerite Gautier. Mais il ne découvrit pas de suite ce qui se dissimulait d'énergie sous cette enveloppe de grâce enfantine, et, comme elle disait un jour :

– Vous savez que je suis venue ici pour m'instruire, je veux apprendre.

- Et pourquoi? dit Alexandre Dumas.
- Parce que je veux avoir un jour Paris à mes pieds.
- Vous, si modeste? Mais vous ne serez jamais la “Dame aux camélias”. Vous êtes et resterez, ma chère enfant, la “Dame aux violettes”.

La Dame aux violettes fit si bien, que Dumas fils fut amené à lui choisir tout d’abord un professeur et ce professeur ne fut pas le premier venu, puisqu’il se nommait Sainte-Beuve¹.»

Consciente que «la fortune ne vient pas en dormant seule», Marie-Anne Detourbay, devenue Jeanne de Tourbey, collectionneuse d’amants fortunés comme Émile de Girardin ou le prince Napoléon, a atteint le rang le plus élevé parmi les femmes entretenues, bien au-dessus des musardises, précatalanières, lorettes, filles de marbre, et autres gourgardines. Elle appartenait à la haute bicherie que rencontrent les frères Goncourt en 1863 :

«Au retour, rencontré en équipages fringants, roses aux oreilles des chevaux, toutes les biches, toute la haute bicherie de Paris, plus régnautes, plus triomphantes que jamais².»

Maîtresse de Khalil-Bey à partir de 1865, Jeanne s’est installée dans un appartement de la rue de l’Arcade, où elle tient salon tous les vendredis. L’un des talents qu’elle a l’intelligence de développer est celui de demeurer en excellents termes avec ses amants, une fois passé la rencontre des épidermes. Dumas fils est resté l’un de ses amis.

Elle pourrait avoir révélé à Dumas fils que, contrairement à ce qui se disait dans les cercles des gens bien informés, le véritable modèle qui avait posé pour le tableau, ce n’était pas elle, mais M^{lle} Quéniaux de l’Opéra.

1. *Ce que je peux dire*, Paris, Plon, 1912, p. 7-8.

2. E. et J. de Goncourt, *Journal, Mémoires de la vie littéraire*, 1863, Robert Laffont, «Bouquins», 1989, p. 1269.

Par ailleurs, l'auteur de l'indiscrétion pourrait être Khalil-Bey lui-même qui semble avoir volontiers autorisé la visite de sa galerie de tableaux, sans omettre, pour certains visiteurs privilégiés, *L'Origine du monde*.

Parmi ceux-ci Maxime Du Camp :

« Dans le cabinet de toilette du personnage étranger [...], on voyait un petit tableau caché sous un voile vert. Lorsque l'on écartait le voile, on demeurait stupéfait d'apercevoir une femme de grandeur naturelle, vue de face, extraordinairement émue et convulsée, remarquablement peinte, reproduite *con amore*, ainsi que disent les Italiens, et donnant le dernier mot du réalisme. »

Parmi les autres visiteurs de la galerie, et par conséquent, autre informateur possible de Dumas fils, Ernest Feydeau, qui aurait, à en croire Colombine, écrit au-dessous du voile qui couvrait le tableau, très féminin, peint par Courbet pour la galerie de Khalil-Bey ce quatrain :

« Saluons-le tous à la ronde,
Saluons-le plus bas, plus bas,
Car, il faut en rougir, hélas !
C'est lui qui gouverne le monde¹. »

Or, Ernest Feydeau, auteur de la scandaleuse *Fanny*, est un proche de Dumas fils, grâce à qui il a rencontré, en 1860, sa seconde épouse, la belle Léocadie Bogaslawa Zelewska, la « Dame au chien » de Carolus-Duran, que la bonne société considérait peu ou prou comme une femme galante.

Le second centre d'intérêt connu, commun à Khalil-Bey et à l'auteur de *La Dame aux camélias*, c'est la peinture.

1. *Gil Blas*, 15 avril 1889. Colombine est le pseudonyme d'Henry Fouquier.

Tel père, tel fils. Par atavisme, pourrait-on dire, le jeune Dumas s'est passionné très tôt pour les œuvres de ses amis peintres. Il a acheté son premier tableau quand il n'avait que dix-huit ans : c'était *Une baigneuse* signée Octave Tassaert ; il l'a accroché au mur de son premier chez lui, un petit rez-de-chaussée au fond d'une cour de la rue Bourdaloue.

Vingt ans plus tard, il peut écrire assez fièrement à sa m'man Sand :

« Il faut vous dire en même temps, que cette petite maison que j'ai été arranger et qui est contiguë au bois de Boulogne est très gentille, très logeable, pourvue de tous les accessoires en linges, couverts, batterie de cuisine et même du superflu, tels que Delacroix, Rousseau, Meissonnier, etc. », écrit-il le 21 février 1862¹. C'est un « collectionneur original, primesautier qui se plaît à remonter les courants² ».

L'amateur d'art turc et Alexandre Dumas fils ont choisi le même préfacier pour le catalogue de vente de leurs collections : Théophile Gautier, qui, dans l'écrin de peinture qu'est la galerie de Khalil-Bey, ne rencontre, « parmi les pierres précieuses, ni strass ni perles fausses », tandis que la collection de Dumas fils est composée « d'œuvres d'un choix rare où se reconnaît le goût d'un esprit délicat. Dans cette Collection, soigneusement épurée, il n'y a rien que d'exquis et de significatif ; chaque maître y est représenté

1. Dans le *Catalogue de tableaux anciens et modernes, aquarelles, dessins et pastels formant la collection de M. Alexandre Dumas*. Vente des 12 et 13 mai 1892. Paris, 1892, on peut relever plusieurs Delacroix (*La Madeleine en prière, Le Roi Rodrigue, après la bataille du Guadalete, Faust et le docteur Wagner, Tigre, Le Massacre de Chio*), huit Théodore Rousseau et de nombreux Meissonnier.

2. Charles Yriarte, « Alexandre Dumas collectionneur », *Catalogue des tableaux anciens et modernes, aquarelles dessins et pastels, formant la collection de M. Alexandre Dumas*, 1892, *op. cit.*